

4. DERNIÈRE TOURNÉE.

Par cette belle matinée de cette fin de printemps 2002, il pédalait joyeusement, le facteur de Bourvillec. C'était sa dernière tournée. Dans quelques kilomètres, il donnerait son dernier coup de pédales et raccrocherait son vélo définitivement. Professionnellement, s'entend.

François Lannuzel, dit Fanch, venait d'avoir soixante ans et il avait décidé de prendre sa retraite. Mais il comptait bien reprendre son vélo pour ses loisirs. De longues balades dans la campagne du centre Bretagne, ou sur les côtes de l'Armor... Il envisageait même d'aller au bout du monde, jusqu'à Saint-Malo... Saint-Malo, rien que le nom le faisait rêver.

Certes, Fanch avait déjà vu un grand port : Brest ! Mais cet ensemble de cubes de béton gris ne l'avait guère enthousiasmé. Saint-Malo, c'était autre chose ! Les corsaires ! Ça c'étaient des mecs... C'était pas comme ces amiraux aux casquettes couvertes de feuilles de chêne embossés dans leurs bureaux !

Il pédalait d'autant plus joyeusement, notre brave facteur, que cette dernière tournée avait été arrosée comme il se doit... Oh non ! pas, comme l'aurait pensé un Parisien, par le « crachin breton ». Car, après une nuit d'orage, le soleil brillait ce matin, « comme toujours » aurait dit un Breton. Non, elle avait été arrosée par les bolées de cidre offertes par les habitués. Et ils étaient nombreux, les habitués, sur la tournée de Fanch...

Mais le cidre fermier, c'est bien connu, ça « fait aller »... C'est pourquoi Fanch avait décidé de s'octroyer une pause dans le petit bosquet qui approchait au rythme de ses pédalées. Il posa son vélo dans l'herbe du bas-côté où des gouttes de rosée semblaient lui faire des clins d'œil. « Bonne retraite, Fanch ! » paraissaient-elles lui dire. Et le facteur entra dans le petit bois.

— Merde ! Qu'est-ce que c'est qu'ça ! s'exclama-t-il en sentant son cœur s'emballer.

Du taillis sortaient deux jambes de femme nues et, en s'approchant, il vit au bout des jambes un corps tout aussi nu. Une longue chevelure blonde en désordre encadrait un visage blafard que Fanch reconnut de suite. En d'autres circonstances, il aurait trouvé admirable ce corps mince et gracieux.

Maintenant, le facteur pédalait furieusement pour rejoindre le bourg où il se dirigerait aussitôt vers la gendarmerie.

« Fleur bleue, en onze lettres, commençant par un S... »

Le maréchal des logis-chef Bouilly faisait joyeusement quoique laborieusement ses mots croisés quotidiens quand François Lannuzel entra furieusement dans la gendarmerie.

Le chef Bouilly n'eut pas le temps d'écrire « sentimental » car déjà Fanch s'effondrait dans le fauteuil devant son bureau.

— A... A... Albert... ! Viens... viens vite... !

Pourtant, Fanch n'avait pas l'attitude d'un homme que l'on devait suivre *illico presto* tant il s'était avachi dans le fauteuil des visiteurs du chef Albert Bouilly, haletant et ahanant.

— Viens vite... ! répétait-il néanmoins.

— Où ça ? Que se passe-t-il ? tenta de placer le gendarme entre deux exhortations du facteur.

— Dans le bosquet du père Erwan ! Soizic !... morte !... répondit celui-ci.

Fanch avait quitté Soizic la veille au soir, au bureau de poste de Bourvillec. Elle en était la nouvelle receveuse, jeune et jolie... mais Fanch n'était plus dans les dispositions de jadis, quant une précédente receveuse, Monique, et lui... Bref, ça, c'était de l'histoire ancienne.¹

Le chef Bouilly se leva, attrapa sa casquette et dit à Fanch :

— Allez, viens avec moi. On y va !

Quand Fanch regagna sa petite maison en lisière du village, au début de l'après-midi, il était épuisé. Et il avait faim. Il n'avait rien avalé depuis le petit déjeuner qui était déjà loin. Il n'avait rien de prêt pour le déjeuner. Il pensa que sa voisine, Nanette, pourrait le dépanner. D'autant qu'elle hébergeait en ce moment une cousine à la mode de Bretagne, venue de Quimper pour se reposer après une enquête assez mouvementée. Car cette cousine, Mary, était officier de police.

« Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois... » pensait Fanch en frappant fébrilement à la porte de sa voisine. Un bruit de pas traînant dans le couloir précéda l'ouverture précautionneuse de la porte d'entrée. Nanette passa la tête dans l'entrebâillement et vit tout de suite l'état dans lequel se trouvait son voisin :

— Mon pauvre Fanch, que t'arrive-t-il ?

— Ah ! Nanette... si tu savais !

Mais c'est qu'elle ne savait pas, Nanette. Elle fit entrer Fanch en songeant qu'elle n'allait pas tarder à savoir. Sans même plus songer à manger, Fanch s'installa dans le canapé du salon de Nanette pour raconter le fait du jour dont il était le héros malgré lui. Nanette et sa cousine étaient tout ouïes

— Voilà. Je revenais de ma tournée – la dernière de ma carrière, comme tu le sais, Nanette – et j'eus soudain une envie pressante qui me força à m'arrêter dans le bosquet du père Erwan. Et, là... l'horreur ! J'y ai découvert le cadavre de la pauvre Soizic ! Nue, sans doute violée... d'après ce que m'a dit Albert Bouilly. L'horreur, je te dis !

» Les gendarmes ont commencé leurs investigations. Je viens de les quitter. D'après eux, l'agression par un pervers ne fait aucun doute. Ce ne peut être qu'un taré de Plougalan pour avoir fait ça.

Nanette se crut obligée de préciser pour Mary :

— Plougalan, c'est le village voisin. Les habitants de nos deux villages se querellent depuis des lustres... Personne ne sait plus pourquoi !

— Pff ! Ceux de Plougalan, ce sont des pignoufs ! rétorqua Fanch.

Pignoufs ou pas, Mary Lester savait bien que dans ce genre de criminalité, on avait affaire le plus souvent soit à un membre de l'entourage, soit à un rôdeur, un marginal de passage pour le malheur de la victime. Même en vacances, son instinct la poussait à enquêter. Elle résolut de se rendre à la gendarmerie pour en savoir davantage, mais sans chercher à piétiner les plates-bandes des gendarmes comme on le lui avait si souvent reproché. Le chef Bouilly... Bouilly ? Non, cela ne lui disait rien, elle ne semblait pas le connaître. Bah, elle verrait bien.

Le jeune gendarme adjoint qui assurait l'accueil au poste de gendarmerie de Bourvillec était tout sourire à l'arrivée de la jeune et jolie femme à la tresse châtain clair. Celle-ci lui rendit son sourire et demanda à parler au chef de poste.

— De la part de qui ?

— Mary Lester.

1. Voir *Tournée de campagne*, par Jean-Paul Birrien, aux éditions du Palémon.

Et sur un ton qu'elle voulait plus confidentiel :

— C'est au sujet du meurtre...

Le gendarme décrocha son téléphone :

— Chef, madame Mary Lester souhaiterait vous parler. C'est au sujet de l'affaire du bosquet du père Erwan, paraît-il.

— Mary Lester... cela me rappelle quelque chose, fit Bouilly *in petto* en se levant pour aller accueillir sa visiteuse.

Le chef Albert Bouilly était un gendarme d'âge mûr, portant avantageusement l'uniforme, haute stature, musculature apparemment entretenue par des exercices quotidiens, cheveux poivre et sel coupés courts comme il se doit dans la Gendarmerie. Ses yeux noisette étaient interrogatifs lorsqu'il salua Mary.

— Maréchal des logis-chef Bouilly. Que puis-je pour vous ?

— Capitaine Mary Lester, de la Police nationale... en vacances ! Je séjourne actuellement chez ma cousine, Anne Le Dantec, repos, lecture, piano, équitation, ... et j'ai entendu parler du meurtre qui vient de secouer votre village si paisible. Rassurez-vous, je viens vous voir car ma curiosité a été bien évidemment éveillée par cet événement mais je n'ai nullement l'intention de marcher sur les plates-bandes de la Gendarmerie !

« C'est à voir » se dit Bouilly dont la mémoire venait de se connecter sur les bruits qui couraient dans les gendarmeries de Bretagne au sujet de la désormais célèbre Mary Lester, une enquêtrice exceptionnelle mais aussi une enquêtrice hors pair !

Mary se voulait rassurante et faire profil bas – ce qui lui demanderait un effort de volonté certain – car elle sortait d'une enquête particulièrement éprouvante et d'un conflit tout aussi éprouvant avec un adjudant-chef de gendarmerie de la côte Nord.

— Bon, d'accord, fit Bouilly avec un léger ton de scepticisme dans la voix qu'il avait grave et un peu rauque. Venez dans mon bureau.

Le regard également chargé de scepticisme du gendarme glissa sur Mary Lester comme l'eau sur les plumes d'un canard. Mary suivit le maréchal des logis-chef dans le couloir aux murs peints d'un beige verdâtre. Le bureau du chef Bouilly avait une large fenêtre qui s'ouvrait sur un paysage typique de l'Argoat, barré au loin par la ligne bleu des Monts d'Arrée. Au mur, des gravures anciennes passaient en revue les uniformes de la ci-devant Maréchaussée. Sur un bahut bas dont la porte coulissante entrouverte laissait voir une enfilade de dossiers suspendus, une photo montrait le chef Bouilly en civil, avec sa femme et ses deux enfants.

Le maréchal des logis-chef fit le point sur l'affaire à Mary Lester, capitaine de la Police nationale en vacances... La victime s'appelait Soizic Le Bras, receveuse nouvellement affectée à la poste de Bourvillec. La seule certitude était qu'elle avait été étranglée. Pour le reste...

— Et les analyses ADN ? demanda Mary.

— Aucun prélèvement n'a pu être réalisé. Le corps a été entièrement dénudé et il est resté toute la nuit sous la pluie d'orage.

— Tout cela ne va pas vous simplifier la tâche, remarqua Mary.

— Affirmatif, répliqua Bouilly. Il s'agit peut-être d'un crime de rôdeur, ajouta-t-il avec un léger soupir, vraisemblablement un pervers, un fétichiste...

— Ou d'un proche de la victime...

— Peut-être d'un amoureux éconduit...

— Ou de tout autre chose, ajouta perfidement Mary. Si je puis vous être utile... officieusement, voici mon numéro de portable.

Bouilly était dubitatif. L'enquête promettait d'être difficile, l'aide de la célèbre Mary Lester pourrait être la bienvenue. Il référa à l'adjudant-chef de la brigade de Plougalan, qui lui-même en référa au commandant du groupement départemental qui prit l'attache du commissaire divisionnaire Fabien... en songeant que désormais Police et Gendarmerie avait le même ministère du tutelle. Et le divisionnaire sourit intérieurement en se demandant dans quel borborygme son enquêtrice vedette allait encore mettre les pieds !

Pendant ce temps, François Lannuzel assurait l'animation au Café des Sports. Raymond, le bistrotier, lui avait servi quelques verres de chouchen pour le remettre de ses émotions. Il racontait à tous ceux qui voulaient l'entendre et autant de fois qu'ils le voulaient sa macabre découverte de la matinée. Au fil des récits, des détails s'ajoutaient et enjolivaient – si l'on peut s'exprimer ainsi – le fait du jour dont Fanch semblait être le héros. Décidément, quelle dernière tournée ! Mais là, au bistrot, la dernière tournée ne semblait pas être pour bientôt...

— Ça ne peut pas être quelqu'un de Bourvillec, assurait Raymond.

— Sûr que c'est un pi... pignouf de Plougalan, affirmait Fanch d'une voix légèrement pâteuse.

— Moi, j'ai ma petite idée, déclara Marcel Galban, un douanier retraité. Hier, j'ai vu le marginal qui est employé comme saisonnier par le père Erwan roder autour de l'école à la sortie du soir quand je suis allé chercher mon petit-fils. Il semblait plutôt intéressé par les petites filles et j'ai dû le chasser de là en le menaçant des gendarmes ! Je suis sûr que c'est un pervers qui aurait très bien pu agresser cette pauvre Soizic.

« Vouais, pensais Fanch, ce pauvre Marcel, qui n'est même pas Breton, ne connaît pas comme nous les gars de Plougalan... mais peut-être que son idée n'est pas si mauvaise ; après tout, c'est pas un imbécile puisqu'il était douanier ! »

À la gendarmerie, le chef Bouilly s'intéressait aussi au cas de Toussaint Trignac, dit Tétric, ce marginal qu'Erwan Lanriec employait plusieurs fois par an sur son exploitation pour de menus travaux agricoles. Plusieurs parents d'élèves s'étaient déjà émus de le voir rôder à la sortie des classes, et en outre le lieu du crime était tout proche de la grange où il logeait.

Jusqu'ici, il lui avait semblé assez inoffensif malgré tout, mais il aurait pu passer à l'acte. Sait-on jamais ! En fouillant un peu dans le passé de Tétric, le chef Bouilly venait d'apprendre qu'il avait fait plusieurs séjours dans des hôpitaux psychiatriques... Oui, décidément, cela méritait d'être creusé... D'autant que le maire, Antoine Le Bihan, l'avait aussi orienté sur cette piste possible et, il avait été on ne peut plus clair à cet égard, il souhaitait un résultat rapide.

Le maréchal des logis-chef s'apprêtait à appeler son adjoint, le brigadier Moros, et à aller faire un tour du côté de chez le père Erwan... Le téléphone sonna alors qu'il avait déjà la main sur le combiné pour appeler son collègue. Il décrocha et écouta avec intérêt son interlocuteur, son visage passant de l'air soucieux à l'air stupéfait. Ses sourcils étaient remontés d'un cran vers le haut de son front qu'il avait large sous sa brosse grisonnante.

— Comment ?! Vous êtes sûr ?

— Absolument certains ! lui répondit-on.

Mary était revenue chez sa cousine. Elle avait trouvé celle-ci en train de consoler une jeune femme, une jolie brunette dont les yeux, qui ne devaient pas être dénués de charme en temps normal, étaient pour l'instant noyés de larmes.

— Ah, Mary ! Je te présente Isabelle Guernou. C'est une amie de cette pauvre Soizic...

— Désolée de faire votre connaissance dans ces circonstances, fit Mary. Il y a longtemps que vous connaissez Soizic ?

La jeune femme semblait être dans l'immédiat incapable de répondre et c'est Nanette qui prit la parole :

— Soizic, Isabelle et moi avons fait une partie de nos études ensemble à Quimper. Nous nous sommes ensuite perdues de vue pendant quelque temps. En fait, je ne les ai personnellement côtoyées que peu de temps. Les études n'étant pas ma tasse de thé, je suis revenue rapidement à Bourvillec pour reprendre le club hippique familial. Mais Isa et Soizic étaient devenues plus

intimes. Isa a été affectée à Bourvillec il y a trois ans comme professeur des écoles. Et, il y a quelques mois, Soizic est arrivée pour prendre le poste de receveur de La Poste.

— Elle avait été si heureuse de venir à Bourvillec, fit Isabelle dans un souffle.

Puis, d'une voix qu'elle tentait de raffermir, elle précisa :

— Soizic avait commencé sa carrière dans une poste d'un quartier difficile de Brest. Cette mutation dans un bureau de poste rural, elle en rêvait. Bien sûr elle aurait préféré être nommée sur la côte du Finistère Sud, près de chez elle... quoiqu'elle ne conservait pas, ce me semble, de très bons souvenirs de son enfance... elle restait assez évasive sur le sujet.

Isabelle semblait prête maintenant à se lancer dans une logorrhée.

— Avant son arrivée à Bourvillec, nous nous voyions assez souvent. Je lui avais dit que le poste de receveur de notre village devait se libérer en raison du départ à la retraite du titulaire, Robert. C'est ainsi qu'elle avait décidé de postuler. Lorsqu'elle est arrivée en décembre dernier, un peu avant Noël, ce fut une grande joie pour elle, et pour moi aussi. Et puis quelque temps après, son enthousiasme est brusquement retombé. Je ne sais pas pourquoi... elle se fâchait quand je voulais lui en parler. Son humeur s'était vraiment altérée. Il me semble que tout a commencé au moment de la réception à la mairie pour les vœux de monsieur le maire. Je ne vois vraiment pas le rapport car tout semblait s'être bien passé, tout le monde avait été gentil avec elle...

Le téléphone portable de Mary se mit à sonner.

— Excusez moi... Allô ! Ah, monsieur Bouilly ! Oui, je vous écoute... Comment ?! Vous êtes sûr ?... J'arrive !...

— Affirmatif, mademoiselle Lester ! Le labo est formel : Soizic Le Bras n'a pas été violée. Étranglée... mais aucune violence sexuelle !

— Mais alors, ce corps dénudé... c'est une mise en scène !

— Il semblerait. En tout cas l'enquête doit être reprise sous un nouveau jour.

Et le pauvre Bouilly avait la pression sur les épaules, celle de sa hiérarchie, bien sûr, mais aussi celle du maire de Bourvillec. Car Antoine Le Bihan était fort mécontent que le village soit de nouveau sous les feux des projecteurs pour une affaire criminelle, comme au temps de ses prédécesseurs.¹

Mary était perplexe. Elle rapporta presque mot pour mot au chef Bouilly la conversation qu'elle venait d'avoir avec Isabelle Guernou.

— Voilà, dit-elle. Qui Soizic Le Bras a-t-elle rencontré le jour de la cérémonie des vœux du maire qui lui aurait causé ce brusque revirement d'humeur ? Cela a-t-il un rapport avec son enfance qui paraît recéler une part d'ombre ?

— Bourvillec est un village, rétorqua Bouilly. Lorsque Soizic est arrivée pour prendre ses fonctions de receveur de La Poste, elle a eu l'occasion de rencontrer dans les heures qui ont suivi à peu près tous les habitants, et en tout cas toutes les personnes qui faisaient partie de la réception à la mairie...

Mais le gendarme paraissait songeur.

— Quelque chose vous tracasse, chef ? lui demanda Mary.

— Eh bien, c'est-à-dire... Il y a bien quelqu'un que Soizic n'avait pas rencontré avant cette réception. Elle est arrivée à Bourvillec un vendredi si je me souviens bien ; ce devait être le 21 décembre, ajouta-t-il en jetant un œil sur le calendrier. Et la réception a eu lieu le jeudi 3 janvier...

— Et alors ? lança Mary que cette histoire de calendrier commençait à énerver.

1. Voir *Tournée de campagne, Arrête ton cinéma et Le secret d'Amélie*, par J.-P. Birrien, aux éditions du Palémon.

— Eh bien... Monsieur Le Bihan est allé passer les fêtes de fin d'année avec sa famille à la neige. Il possède un petit appartement quelque part en Savoie. Il est parti le samedi 22 décembre et rentré le mercredi 2 janvier. Mais je ne vois pas...

Mary ne voyait pas non plus ! Mais par contre elle voyait parfaitement quelqu'un qui allait l'aider à voir clair sur une éventuelle connexion entre les vies de Soizic Le Bras et d'Antoine Le Bihan... Elle composa un numéro sur son portable, celui d'une ligne directe au commissariat de Quimper.

— Allô ! Bonjour Albert, lança-t-elle gaiement à son informaticien préféré,

— Bon... bonjour, ca... capitaine, lui répondit le lieutenant Passepoil. Qui a-t-il pour votre ser... service ?

Mary se plut à imaginer Albert Passepoil rougissant et se tortillant devant son écran d'ordinateur rien qu'en entendant la voix de celle à qui il vouait toute son admiration, strictement professionnelle...

— Voilà, Albert, je voudrais que tu me trouves tous les renseignements possibles sur monsieur Antoine Le Bihan, maire de Bourvillec... Oui, Le Bihan ! Et puis aussi sur Soizic Le Bras, receveur de La Poste, également à Bourvillec. Le plus vite possible... Oui, merci Albert... Ah, et n'oublie pas de saluer ta maman de ma part, ce soir !

Elle se retourna vers le maréchal des logis-chef.

— Albert Passepoil est le petit génie informatique du commissariat de Quimper. Il me rappelle dans une heure. Dans une heure, nous saurons tout.

— Dieu vous entende, fit Bouilly *mezzo voce*, avec toujours un brin de scepticisme dans le ton et le regard.

Une heure et deux minutes plus tard, le portable de Mary sonna. À savoir que *La petite musique de nuit* du divin Mozart se fit entendre dans le bureau du chef Bouilly, en provenance de la poche du blouson de Mary.

— Alors, Albert, cet Antoine Le Bihan ?

— Ca... capitaine, il ne s'appelle pas Le Bihan... Il s'appelle en fait Antoine Le Bras !

» Donnez-moi une adresse e-mail, et je vous envoie immédiatement tout ce que j'ai trouvé !

Mary ne chercha pas à comprendre comment Passepoil avait découvert ce changement d'identité. Elle lui donna l'adresse e-mail de la gendarmerie de Bourvillec et, dans les minutes qui suivirent, l'imprimante du chef Bouilly crachait les éléments qui permettaient de trouver la solution de l'énigme.

— Voilà, cela me paraît clair, fit Mary.

Pour une fois, le chef Bouilly était entièrement d'accord avec elle.

Antoine Le Bras était un mareyeur d'un petit port de la côte Sud du Finistère. Un notable, adjoint au maire, vice-président de la chambre de commerce, membre de plusieurs associations caritatives. Marié, assez mal d'ailleurs, avec une certaine Gisèle Cadou dotée d'un caractère impossible, il en avait eu une fille, Soizic.

Et puis il avait été accusé d'avoir eu des gestes déplacés, et même pire, vis-à-vis de quelques jeunes femmes de son entreprise. Comme toujours, la vérité fut difficile à cerner. Toujours est-il que dans le cours de l'enquête d'autres faits furent révélés : Antoine Le Bras aurait eu des relations incestueuses avec sa fille. À l'époque des faits, la parole des enfants comptait peu. L'instruction fut longue et délicate. La Gendarmerie et le juge d'instruction ne parvenaient pas à étayer les accusations.

Un beau jour, Le Bras disparut. Il décida de se faire tout petit, et devint Antoine Le Bihan,¹ s'exilant en Centre Bretagne, reprenant une entreprise locale en difficulté et finissant par se faire élire maire du village de Bourvillec. Avec sa nouvelle – et fausse – identité, il avait fondé une nouvelle famille.

Cette fuite ne plaidait pas pour son innocence quant aux faits qui lui étaient reprochés !

On peut comprendre la stupeur de Soizic lorsqu'elle fit la connaissance du maire de Bourvillec, stupeur partagée ! Soizic se retrouvait face à son père, et Le Bras/Le Bihan se retrouvait face à sa fille, avec entre les deux cette sinistre affaire d'un passé qui les rattrapait. Dans les jours qui suivirent, le maire chercha à revoir la jeune femme, pour s'excuser peut-être – mais peut-on s'excuser pour un tel crime ? – pour acheter son silence, sans doute...

Vraisemblablement, le jour du drame, ils se rencontrèrent et eurent une explication orageuse. Soizic aura menacé de dénoncer sans ambages son père. Celui-ci voyait de nouveau sa vie s'écrouler. Le ton était monté et Le Bras en était arrivé à la solution ultime, le meurtre. Il avait tenté de le maquiller en crime sexuel, retrouvant ses vieux instincts, mais sans aller jusqu'à la dernière extrémité.

Face à ses supputations, le chef Bouilly en référa au procureur. De son côté, Mary prit contact avec son patron, le divisionnaire Fabien, qui, compte tenu de la gravité des faits, régularisa sa situation auprès de la Gendarmerie. Une perquisition s'imposait. Elle serait menée conjointement par les gendarmes et par un officier de police...

Lorsque le capitaine Lester, le maréchal des logis-chef Bouilly et le brigadier Moros se présentèrent au domicile du maire, celui-ci n'était pas là. Son épouse ne comprenait pas très bien ce que voulaient les gendarmes mais ceux-ci, vue l'urgence, accomplirent leur devoir sur-le-champ.

Le maire avait installé son bureau dans une petite dépendance dont lui seul avait l'accès. Une grande glace était posée sur des tréteaux métalliques et était encombrées de paperasses. Un fauteuil sur roulettes et deux armoires métalliques constituaient un mobilier un peu spartiate. Face au bureau, une antique cheminée où, malgré le temps clément, un feu avait été allumé tout récemment. Et parmi les braises, le brigadier Moros découvrit les restes de vêtements féminins calcinés...

— Madame Le Bihan, fit le chef Bouilly, savez-vous où nous pouvons trouver votre mari ?

— Il devait terminer sa journée assez tard à l'usine puis passer à la mairie...

La voiture de la gendarmerie revint vers le centre du village et se dirigea vers la mairie. En passant devant le Café des Sports, les gendarmes remarquèrent la BMW du maire, stationnée à quelques mètres de là. Ils s'arrêtèrent et, regardant par les vitres, virent le maire qui s'entretenait en toute décontraction avec quelques-uns de ses administrés. Les deux gendarmes, suivis par Mary Lester, entrèrent dans le café et se dirigèrent vers Le Bihan.

— Monsieur le maire, si vous voulez bien nous suivre... fit le chef Bouilly.

Le maire se retourna et son attitude montrait qu'il ne se faisait aucune illusion sur le motif de cette intervention de la maréchaussée, bien qu'une lueur d'arrogance existât encore dans son regard d'un bleu glacial. Il lança au gradé :

— Un petit instant, je vous prie.

Puis, se retournant vers la patron du bistrot avec un rictus qui se voulait un sourire :

— Raymond, du champagne pour tout le monde : c'est ma dernière tournée !

JEAN-CLAUDE COLRAT
Orléans, mai 2009

1. En breton, *Le Bras* signifie « le grand » et *Le Bihan* « le petit »...